

**Linda Kay. *Elles étaient seize : les premières femmes journalistes au Canada*, traduit de l'anglais par Robert Laliberté, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 276 p.**

Mylène Bédard

Volume 16, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041788ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041788ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, M. (2016). Compte rendu de [Linda Kay. *Elles étaient seize : les premières femmes journalistes au Canada*, traduit de l'anglais par Robert Laliberté, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 276 p.] *Mens*, 16(2), 107–110. <https://doi.org/10.7202/1041788ar>

rencontres sont multiples et positives, et permettent de passer « des racines aux réseaux transculturels ».

— Adina Balint  
*Département de langues et littératures modernes*  
*Université de Winnipeg*

**Linda Kay. *Elles étaient seize : les premières femmes journalistes au Canada*, traduit de l'anglais par Robert Laliberté, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 276 p.**

Traduction de *The Sweet Sixteen* (McGill-Queen's University Press, 2012), *Elles étaient seize* de Linda Kay, professeure de journalisme à l'Université Concordia, s'inscrit dans la foulée des recherches sur les pratiques et les figures journalistiques féminines (Gosselin, Savoie, Saint-Martin et Décarie, Lévesque) en retraçant les origines du Canadian Women's Press Club (CWPC) au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. Alors que la tendance privilégie plutôt la comparaison entre le Canada et la France, Kay réoriente la perspective en centrant son étude sur les rapports entre Canadiennes françaises et Canadiennes anglaises. Elle suit ainsi l'itinéraire qui mène, en 1904, un groupe de seize femmes journalistes aux États-Unis pour couvrir l'Exposition universelle de Saint-Louis, « qui attira vingt millions de visiteurs et servit de cadre aux premiers Jeux olympiques tenus en Amérique du Nord » (p. 9). En plus de constituer une occasion d'élargissement des connaissances culturelles et artistiques et de légitimation professionnelle, ce voyage en train donne naissance à « la première association de femmes journalistes dans le monde à se constituer sur une base nationale » (p. 10). Selon Kay, la fondation du CWPC représente une prise de « position politique retentissante » puisque les objectifs de cette association s'attachaient à la fois à des enjeux patriotiques (répandre le sentiment national), professionnels (défendre les intérêts des femmes journalistes) et littéraires (« encourager une haute tenue littéraire dans l'écriture journalistique »

(p. 11)). À son retour, dans le *London Advertiser*, Irene Currie Love usera d'une comparaison fort éloquente pour illustrer l'ampleur du défi qui attend ces journalistes canadiennes en quête de reconnaissance : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à une femme d'obtenir une accréditation à la convention » (p. 144).

À travers l'histoire du CWPC se profile également celle du développement de l'Ouest canadien et du Canadien Pacifique, dont l'agent de publicité, George Ham, a consenti à commanditer le périple des seize femmes journalistes à la suite du plaidoyer de Margaret Graham qui réclamait les mêmes faveurs que la compagnie ferroviaire accordait aux hommes journalistes. C'est d'ailleurs en reconnaissance de son appui maintes fois renouvelé à la cause des journalistes canadiennes que George Ham fut nommé président honoraire du CWPC. En dépit de son ancrage national, l'association conserve cet esprit d'ouverture sur le monde caractéristique de son contexte de fondation. Un des faits marquants rapportés par Kay survient en 1955 lorsque le CWPC envoya une délégation de 72 journalistes visiter l'Europe, la Grande-Bretagne et l'URSS, en pleine guerre froide.

L'enquête de Linda Kay pour restituer les conditions entourant la création du CWPC est semée d'écueils en raison du corpus disséminé dans les archives et dans les écrits personnels de ces femmes journalistes qui ont collaboré, sous différents pseudonymes, à plus d'une trentaine de périodiques publiés au Canada et aux États-Unis. Kay a dû combler les lacunes des sources à l'aide d'entrevues réalisées avec des descendants des pionnières étudiées. Cette minutieuse collecte d'informations a permis de retracer dans ses moindres détails l'itinéraire de ces femmes – le découpage des chapitres correspondant aux étapes du voyage –, de repérer ce que chacune d'entre elles a jugé digne de mention, de cerner l'influence de cette expérience sur leur carrière respective ainsi que sur leurs sociabilités professionnelles. Grâce aux documents colligés, Kay parvient à nous faire voir comment ces journalistes de villes, de générations, de langues, de notoriété et d'allégeances politiques différentes se percevaient entre elles, ce qui

constitue un des points forts de l'ouvrage. Isolées au sein de leur équipe de rédaction respective, elles ont pu développer, au cours de ce voyage à Saint-Louis, la conscience d'appartenir à un groupe professionnel avec des expériences et des intérêts communs. L'extrait de la chronique de Madeleine placé en exergue de l'introduction pose d'ailleurs le voyage comme une occasion inédite de sociabilité et de solidarité : « Nous sommes 16. Huit Canadiennes anglaises et huit Canadiennes françaises, mais nous sommes toutes des sœurs par la pensée et par la plume, et nous nous rapprochons, unies de cœur et d'âme avant même de nous connaître. [...] Ah! le bel exemple que nous avons donné là! » (p. 7) Le projet de représenter ce groupe qui cherche à se tailler une place dans le milieu journalistique ne cède jamais au travers de l'uniformisation des parcours ni de l'aplanissement des différences entre ces pionnières du journalisme féminin. Au contraire, la chercheuse paraît soucieuse de souligner la singularité des fondatrices, des figures phares, comme Kathleen « Kit » Coleman et Robertine Barry, aux femmes moins connues, comme Alice Asselin, épouse du journaliste de combat Olivar Asselin, qui ne paraît pas avoir publié d'articles ni sur le voyage à Saint-Louis ni sur tout autre sujet. Dans cette perspective, Kay relève les distinctions entre les Canadiennes françaises et anglaises, tant en ce qui a trait à l'appartenance plus nette des journalistes francophones à l'élite artistique qu'à la fibre patriotique des anglophones à l'égard de la Couronne britannique, de même que les dissensions qui finiront par avoir raison du CWPC, en 2004. Quoiqu'elle signale que l'association « compta plusieurs des premières féministes du Canada dans ses rangs » (p. 11), Kay ne cherche pas à faire de ces femmes des féministes avant la lettre. L'intérêt des portraits des journalistes esquissés dans cet ouvrage réside dans le respect des nuances entre les manifestations de grande ouverture et du plus strict conformisme. Certes, la chercheuse souligne les positions progressistes de ces journalistes, celle de Kathleen « Kit » Coleman à l'égard de l'égalité ethnique et religieuse par exemple, mais elle évoque tout autant l'opposition de certaines, dont Kate Simpson Hayes et Grace Denison, au droit de vote des femmes.

S'il faut absolument saluer la recherche de pointe effectuée en amont, il faut néanmoins reconnaître que la volonté de construire un récit du voyage à Saint-Louis des premières femmes journalistes au Canada prend le dessus sur la voix des protagonistes elles-mêmes. On regrette que les témoignages ou les articles laissés par les journalistes et patiemment extirpés du silence par la chercheuse, qui restitueraient véritablement les sensibilités et les usages de l'époque, ne soient pas davantage donnés à lire. En définitive, on sait très peu de choses sur les articles issus du voyage à Saint-Louis, sur leur forme (lettre, chronique ou reportage) et sur ce qui les distingue, le cas échéant, de la production antérieure de ces femmes journalistes. En outre, la reconstitution historique ne rend pas toujours justice au travail de longue haleine mené dans les archives. L'objectif de recréer des épisodes du périple est tout à fait louable, mais il peut parfois mener à une surabondance de précisions. Aussi, la visée scientifique de l'ouvrage paraît-elle difficilement compatible avec les incursions dans les pensées intimes des journalistes, comme c'est le cas dans ces passages : « Songeant à ce qu'elle écrivait en organisant ses idées dans sa tête, Antoinette Gérin-Lajoie avait déjà décidé... » (p. 135) et « Elle semblait perdue dans ses pensées ce jour-là » (p. 124). Mises à part ces réserves, l'ouvrage de Kay est sans contredit une contribution importante à l'histoire des pratiques associatives qui ont façonné la profession de femme journaliste.

— Mylène Bédard

*Département de littérature, théâtre et cinéma*

*Université Laval*

**Claude Cardinal. *Une histoire du RIN*, Montréal, VLB éditeur, 2015, 512 p.**

Le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) est le premier grand parti politique québécois à s'être engagé à défendre l'idée que le Québec devrait être une nation souveraine et indépendante. Précurseur à de nombreux égards, le RIN est notamment